

## **Jaworek Michel**, Domaine de Marcenat, le 13 Juin 2001

**M.J.** — Je suis né le 22 février 1940, à Aurillac. Mon père, je ne l'ai pas connu. Quant à ma mère, elle était originaire de Pologne et s'était établie en 1937 dans le Cantal, comme bonne de ferme. Je pense que c'est la misère plus que les persécutions qui l'avaient amené là.

Les employés de ferme dans la région avaient, à cette époque, quasiment le sort des esclaves. Ils n'avaient pas une grande place dans la société ! À onze jours, j'ai été placé en nourrice, pas bien loin d'ici et suis resté dans la même famille pendant 9 ans et trois mois. Cela a été une grande déchirure quand j'en suis parti : les enfants de ma famille nourricière restent encore pour moi, comme des frères et sœurs. À 9 ans, ma mère m'a repris et j'ai été envoyé garder des génisses Salers, durant les vacances d'été. Avec peu de connaissances et peu de moyens, je devais commencer déjà à travailler. À douze ans, j'ai été placé dans une ferme voisine, comme pâtre. Mon rôle était de sortir le veau du petit enclos, de faire en sorte qu'il amorce la lactation de sa mère et de l'attacher à sa jambe quand celle-ci était prête à donner son lait. Les vaches étaient gardées jusqu'à leur rentrée au parc pour la nuit.

**B.D./D.P.** — **Vous ne participiez pas à la traite proprement dite. Votre travail consistait seulement à approcher le veau de sa mère ?**

**M.J.** — J'étais trop jeune encore et pas assez costaud pour traire. Le jour où l'on donnait le seau et la selle pour faire la traite, c'était une promotion, comme j'ai pu le découvrir plus tard. J'ai commencé à traire à onze ans, ici, devant la cantine de l'INRA de Marcenat, chez le dernier fermier qui existait. Ma mission était de traire, sur les vaches dressées qui fanaient, suffisamment de lait pour faire goûter les dames du bourg qui venaient charger les chars de foin (1). Il partait, en effet, de là une paire de bœufs ou de vaches, chaque jour de l'année, pour les gens de Marcenat qui allaient au bois. Les femmes venaient charger des charretées de foin (on fanait en vrac encore à cette époque) en dédommagement du service rendu. Je suis resté pâtre dans cette maison pendant trois ans. J'en suis parti le 15 juin (alors que les vacances scolaires ne commençaient que le 14 Juillet), avec une autorisation spéciale de l'inspecteur d'Académie, qui savait que ma mère était seule à la tête de trois enfants. Comme j'étais un bon élève, on acceptait que je parte de l'école un mois plus tôt et que j'y revienne quinze jours plus tard ! J'ai fait trois ans dans cet emploi : la première année, j'ai gagné en tout 450 F pour quatre mois et demi de travail. La seconde année, pendant la même durée, 450 F. La troisième année, qui était l'année de mon certificat d'études, je n'ai travaillé que trois mois et demi seulement, gagnant toujours la même somme.

Bien qu'elle fût polonaise, ma mère avait des idées avancées et avait envie que je devienne plus tard mécanicien. Elle m'a envoyé, à quatorze ans, en apprentissage chez le mécanicien du coin, mais je n'ai pu y rester que six mois. C'était, en effet, un emploi réservé aux Français. Or, je n'étais pas considéré comme Français, étant enfant naturel d'une mère polonaise. On a demandé pour moi la naturalisation : cela a mis trois ans à se faire. Mais à 17 ans, je me suis aperçu que je détestais la mécanique et n'avais d'amour que pour les vaches. Je n'ai pas voulu recommencer un apprentissage (2).

**B.D./D.P.** — **Ces souvenirs d'enfance que vous avez rappelés témoignent des conditions de vie dures que vous avez connues !**

**M.J.** — Ma mère était croyante et très pratiquante. Elle m'a envoyé au catéchisme. On apprenait là que Dieu était bon et voyait toutes choses ! C'était l'époque où j'allais garder les génisses. Pour faire suivre la chienne qui m'aidait à les garder, je mettais le réveil dans la musette avec le petit chiot. Un jour, il est

---

arrivé que le réveil a avancé de deux heures. Pourquoi ? je n'en sais rien. Je vous assure que je ne risquais pas d'y toucher. Je suis arrivé à la maison à 10 h 20 au lieu de midi vingt. "Qu'est-ce que tu viens faire ?" m'a-t-on demandé. "Je viens manger", ai-je répondu. "Et les bourettes, qu'est-ce que tu en as fait ?" "Je les ai mises au parc, bien sûr". J'ai eu droit à une raclée. Celles auxquelles j'avais droit étaient toujours au pique-feu ou au bâton, jamais à main nue. Ces traitements m'ont complètement éloigné de la religion. Si Dieu était en mesure de voir tout, il n'aurait pas dû me laisser tabasser comme cela ! Je suis reparti avec mon chien.

J'ai retourné sur les animaux l'amitié qui m'avait manqué chez les hommes. Je crois pouvoir dire que mon métier est né d'une vocation. Quand je suis parti, j'ai offert un pot et j'ai déclaré à mes collègues que si les choses étaient à refaire, je les recommencerais. J'ai fait pourtant le dernier des métiers : vider des ventres, se dépêcher de les remplir pour les vider à nouveau l'année suivante (3). Il n'empêche : je serais encore vacher.

**B.D./D.P. — Aviez-vous dans le village des copains avec lesquels vous pouviez partager ou trouver des réconforts ?**

**M.J.** — Non. Étant enfant polonais et enfant naturel, j'étais rejeté. Cette situation a été dure, mais elle m'a aussi stimulé, servi d'accélérateur. J'avais beau être aux yeux de certains "un sale Poloche", j'étais malgré tout le premier à l'école et pouvais montrer à mes condisciples que je parlais mieux leur langue. J'ai commencé à être quelqu'un lorsque j'ai été au régiment. Ayant obtenu un petit galon, j'ai essayé de ne pas décevoir la confiance qui avait été mise en moi. Mais j'avais horreur que les gens, qui étaient appelés à me diriger, ne soient pas au moins à ma hauteur. Le fait qu'ils soient à une hauteur supérieure ne m'a, par contre, nullement gêné.

Ma mère est morte à 49 ans d'un cancer au sein. Quand elle est allée voir le médecin, elle avait des ganglions depuis trois ans. C'était trop tard pour qu'elle puisse se soigner ! C'est ainsi qu'à quinze ans, je me suis retrouvé ouvrier agricole, largué seul dans la nature. Je n'avais qu'une peur, c'était que l'assistance sociale, c'est-à-dire l'orphelinat, ne me mette la main dessus ! Je ne l'aurais pas supporté !

**B.D./D.P. — Dans quel type d'exploitation agricole vous êtes-vous retrouvé ?**

**M.J.** — À Saint-Saturnin, pas très loin de Marcenat. Il s'agissait d'une exploitation traditionnelle de la région, d'une cinquantaine d'hectares environ. Le patron travaillait avec deux employés dont le vacher. J'étais pâtre, mais pâtre "amélioré". Je participais, en effet, aux travaux d'entretien des pâtures, au fanage. Ces travaux étaient pénibles aussi ! L'exploitation comportait une quarantaine de vaches laitières. Le vacher fabriquait le cantal, toute l'année. La ferme ne faisait pas de transhumance. Elle était exploitée par des agriculteurs qui avaient succédé aux parents de Robert Jarrige.

**B.D./D.P. — Combien de temps êtes-vous resté dans cette exploitation ?**

**M.J.** — J'y suis resté jusqu'à l'âge de 18 ans. Je suis monté ensuite dans la commune qui s'étend derrière le domaine de Marcenat, et j'ai travaillé dans une ferme assez analogue. Après mon service militaire en Algérie, qui a duré vingt-six mois, j'y suis revenu, menant pendant deux années la vie du vacher traditionnel du pays. À cette époque, tout le monde travaillait à peu près de la même façon : l'exploitation disposait d'un troupeau Salers, nourri avec beaucoup d'herbe et très peu de tourteaux. La mission du vacher était de nourrir les vaches, de les traire, de s'occuper des mises bas, d'élever les porcs et de fabriquer beurre et fromage. Le vacher était considéré comme la clé du tiroir-caisse. Il jouissait dans la région d'une grande considération. Si les choses se passaient bien, son patron ne disait rien. S'il avait du personnel sous ses ordres à qui il faisait des misères, le patron ne levait jamais le doigt pour le défendre : à partir du moment où le vacher lui donnait satisfaction, c'était tant pis pour les autres !

**B.D./D.P. — À quel niveau s'élevaient les salaires à cette époque ?**

**M.J.** — Ils étaient de l'ordre de 500 francs par mois. À cette époque, j'ai connu celle qui allait devenir plus tard mon épouse. Nous attendions un enfant. Je savais que le domaine de l'INRA de Marcenat était en quête d'un vacher. Or, devenir vacher à l'INRA constituait alors un honneur. À 24 ans, c'était un peu "passer la patte aux anciens" ! Cela ne me déplaisait pas et correspondait bien à ma vocation. J'avais un voisin à Marcenat qui m'a dit qu'il connaissait bien le direc-



teur, Hubert Tartière et que, si je le souhaitais, il lui parlerait de moi. Mais les jours sont passés sans que rien n'arrive. Un beau jour, j'ai décidé de téléphoner moi-même au directeur du domaine. Les bureaux ne se trouvaient pas encore à l'emplacement actuel. M. Tartière m'a fixé une heure pour que j'aille le voir. Je lui ai répondu que j'étais vacher en ferme et que l'heure de bureau qu'il m'indiquait ne pouvait me convenir. Il n'y avait à cette époque que la nuit pour faire des affaires ! Les ouvriers agricoles n'avaient pas droit, en effet, à des jours fériés. Il m'était difficile, par ailleurs, d'expliquer au patron chez lequel je travaillais que je souhaitais me libérer une demi-journée pour aller voir si je trouverais une meilleure place à l'INRA. Le directeur du domaine m'a dit alors d'aller le voir le soir à son domicile (celui-là même qu'occupe le directeur actuel). Je m'y suis rendu et lui ai expliqué que j'avais entendu dire que le domaine était à la recherche d'un vacher. Il m'a dit que non : il envisageait d'en embaucher un plus tard, mais pour le moment il n'en avait pas besoin. L'entretien commençait vraiment mal. Je lui ai dit que j'avais entendu parler d'un autre poste à pourvoir. Il ne s'agissait pas d'un poste d'animalier, mais de celui d'un agent appelé à travailler dehors. J'ai demandé si le poste impliquait l'octroi d'un logement. Il n'en était pas question. J'ai voulu savoir le montant du salaire qui serait attribué si j'acceptais l'offre. On m'a répondu : 500 F par mois. Mais mon salaire entre-temps s'était accru et je gagnais alors près de 1 000 F par mois. J'ai déclaré à H. Tartière que j'étais heureux d'avoir fait sa connaissance, mais que son offre était insuffisamment attractive pour que je la prenne en considération. J'étais jeune et avais certes besoin de travailler, mais les perspectives d'embauche ne manquaient pas ailleurs : j'avais envisagé de travailler comme fromager dans une coopérative laitière. Il y en avait alors beaucoup de petites dans la région. Les salaires permettaient de mettre quelques sous de côté. Les fromagers étaient logés, chauffés et avaient droit à du beurre et du fromage à volonté.

Trois jours après, H. Tartière m'a rappelé pour me faire savoir qu'il avait une nouvelle proposition à me faire et que je pouvais venir le voir quand je serai libre. Il avait dû se renseigner dans la région. Quand on est jeune, on ne se rend pas bien compte de ce qui peut se faire en dessous. Je suis donc allé le revoir un soir chez lui et il a reconnu qu'il recherchait bien un vacher. Il m'a demandé si je savais traire à la machine. J'ai dû avouer que non. Il m'a dit qu'il faudrait que j'apprenne et que si j'avais envie de devenir chef d'équipe sur le domaine, il conviendrait que j'aille me former à l'unité laitière de Jouy-en-Josas. J'ai répondu que je n'avais pas besoin de huit jours pour réfléchir, mais que je souhaitais quand même avoir une idée de ce que serait mon salaire. Il m'a alors déclaré : "700 F par mois plus le logement". J'ai dit à Monsieur Tartière que ces conditions nouvelles me paraissaient cette fois plus raisonnables et que je les acceptais. Huit jours après, le 20 Octobre, je me suis retrouvé en formation à Jouy-en-Josas. J'en suis revenu le 22 Décembre. J'ai eu droit à huit jours de congé avant de commencer mon travail. Il s'agissait de mes premiers congés. Je n'en avais jamais eu auparavant ! Je devais prendre mes fonctions le 1er Janvier. J'ai été un peu surpris, mais je ne savais pas que j'entrais dans l'administration, qu'on m'attendait et qu'il y avait du travail pour moi. Je ne suis donc pas rentré. Le soir, Tartière m'a appelé au téléphone. Nous nous sommes "un peu grattés". Il m'a demandé qui commandait ici. Je lui ai répondu que jusqu'à preuve du contraire, c'était lui, mais que s'il continuait à me parler sur ce ton, il n'aurait pas l'occasion de me commander longtemps. Je ne viendrai plus. Nous nous sommes quittés sur un "Bonne année quand même, H. Tartière et à demain !" C'est ainsi que je suis entré à l'INRA un 2 Janvier et que j'y suis resté 34 ans.

**B.D./D.P. — Pourriez-vous parler de la façon dont se passaient les journées de travail, comme salarié, dans l'exploitation dans laquelle vous étiez avant d'entrer à l'INRA ?**

**M.J.** — Il fallait se lever à 4 h 30 du matin pour effectuer la traite. C'était le premier travail qui nous incommodait. On revenait vers 7 h, la traite finie. Je devais faire cailler le lait pour fabriquer le fromage. Durant le temps que le lait caillait, nous allions "casser la croûte". Le déjeuner du matin était fait de la soupe réchauffée de la veille, avec du fromage mais pas toujours. Il y avait parfois aussi de la viande froide ou du lard. J'étais chargé vers 8 heures, avant de briser le caillé (on disait dans la langue du pays "mener le lait"), d'alimenter les porcs. La préparation du fromage se terminait vers 10 h 30. Il fallait ensuite laver les locaux et le matériel de laiterie. J'aimais bien, en effet, avoir une laiterie propre. Les toiles ? Nous n'avions pas de lessive alors, mais peut-être était-ce mieux ? Nous n'aurions pas eu la même qualité, nous aurions perdu des ferments lactiques ! Nous nous contentions, en réalité, de les laver à l'eau chaude, à même la table du pressoir à fromage.

Deux fois par semaine, je devais fabriquer le beurre. Il fallait avoir le coup de main. On écrémait le sérum qui servait à le fabriquer. La crème était conservée à la cave dans la mesure où il n'existait pas de chambre froide à l'époque. J'arrivais assez facilement à faire le beurre durant l'été. Mais l'hiver, quand la crème qui sortait de la baratte était trop froide, c'était une autre affaire ! Il nous arrivait parfois de "mener le beurre" pendant deux heures et plus. Il nous fallait aussi procéder, le fromage fini, au nettoyage des porcs. Nous mangions dans l'après-midi et il fallait déjà repenser à la traite (4). C'était le même travail qui recommençait et qui se finissait entre 20 h 30 et 21 heures. Le lait du soir était mis à cailler dès l'arrivée de la traite.



*Fabrication fermière du Cantal.*

**B.D./D.P. — Quel était l'effectif des porcs dont vous aviez à vous occuper, par rapport à celui des vaches ?**

**M.J.** — Dans la région, le nombre des porcs était moitié moindre que celui des vaches. Il était le plus souvent de l'ordre d'une vingtaine pour une quarantaine de vaches. Dans le bassin d'Aurillac qui pratiquait la transhumance, on disait par contre qu'il "devait monter un cochon par vache dans la montagne" !

Quand on fanait, il m'arrivait de traire les vaches, seul le soir avec le pâtre. Celui-ci envoyait le veau pour amorcer la vache et je trayais à la file les quarante vaches à la main.

**B.D./D.P. — Vous avez évoqué votre première entrevue avec H. Tartière. Quels souvenirs avez-vous gardés de lui ? Quel avait été son parcours ? Quel caractère avait-il ?**

**M.J.** — J'ai eu deux grands patrons à Marcenat que j'ai à la fois craints et appréciés. Je crois que cela a été réciproque. H. Tartière a été l'un d'eux. Recruté par la SARV, il avait participé à la création du domaine. De dix ans mon aîné, il avait un caractère impulsif, mais il était très juste. C'était un ingénieur agronome, originaire de la région nord du Puy-de-Dôme. La mission qui était confiée au domaine de Marcenat, lorsque j'y suis entré, était de trouver un moyen de traire les vaches Salers, à la machine et sans veau. Aucune limitation ne leur était imposée quant à l'alimentation. Je me souviens qu'ayant les mains libres la première année pour distribuer le concentré et le bon foin à la grange, les vaches sont sorties au mois de mai, "brillantes au soleil". Elles étaient belles et j'en étais fier. S'il m'est arrivé de me disputer avec H. Tartière, nous avons eu aussi l'occasion de nous apprécier mutuellement. Cela m'est arrivé, comme à tous, de faire des gaffes professionnelles. Quand on le reconnaissait, Tartière vous engueulait un bon coup, mais la demi-heure après, c'était fini. On n'en parlait plus ! Ce n'est pas pour cela qu'il ne vous aurait pas promu l'année suivante.

---

Mon entrée dans le domaine a toutefois été difficile, car son beau-frère travaillait à l'étable, comme vacher. Il me fallait supporter un autre jeune du coin, tout aussi caractériel. J'avais 24 ans en 1964. Arrivé chef d'équipe, ce n'était pas facile pour moi !

**B.D./D.P. — Vous étiez responsable à cette époque de deux vachers ?**

**M.J. —** Oui de deux, dont le beau-frère de H. Tartière qui buvait. J'ai dû supporter pendant 16 mois, ses menaces de me faire sortir de la grange avec la fourche. Je lui ai expliqué que je rentrais de l'Algérie d'où j'aurais bien voulu partir, mais d'où je n'avais pas pu, alors qu'à Marcenat, j'en avais la possibilité, mais ne pouvais matériellement l'envisager. Je lui ai dit que s'il n'était pas content de moi, il n'avait qu'à me quitter ou à demander à Tartière qu'il me mette à la porte. Il n'était pas obligé de travailler avec moi ! Le 31 mars de l'année suivante, au matin, excédé par les agissements de son beau-frère, j'ai déclaré à Tartière que je ne le supportais plus. Il fallait que celui-ci décide qui des deux quitterait définitivement l'étable. Tartière m'a demandé si j'avais eu le temps de finir le travail que j'avais commencé à l'étable. Comme je lui avais répondu par la négative, il m'a dit de finir, me promettant dès l'après-midi l'aide d'un remplaçant.

J'ai revu souvent H. Tartière par la suite et je crois que nous avons été contents, l'un et l'autre, de converser et d'échanger des idées. Même si nous avons eu parfois des heurts, nous nous sommes toujours séparés sur une poignée de main d'homme. Il n'y a jamais eu entre nous la moindre rancune. J'ai connu deux autres directeurs, dont l'un, ingénieur agronome, affecté à ce poste à la suite d'une mutation, voulant imposer ses vues mais sans connaissance réelle des animaux. J'ai passé un mauvais hiver.

**B.D./D.P. — Quel est le second directeur du domaine auquel vous avez envie de rendre hommage ?**

**M.J. —** Il s'agit de Jean-Paul Garel, l'actuel directeur. Tartière et lui sont des gens exceptionnels qui ont beaucoup apporté à l'INRA. Ce sont des gens dont j'ai toujours apprécié les connaissances et les capacités de travail. Avec des gens pareils, c'était un plaisir de travailler ! Mais il n'était pas bon d'essayer "*de leur faire avaler des grenouilles*" !

**B.D./D.P. — Pourriez-vous évoquer le fonctionnement du domaine de Marcenat, à l'époque où vous avez commencé à travailler à l'INRA ? Quels étaient les personnels qui y travaillaient ? De quoi étaient-ils chargés ?**

**M.J. —** À côté de son directeur, le domaine avait un autre ingénieur. Il disposait d'un ou deux techniciens et d'une secrétaire administrative. En 1964, les effectifs du personnel se montaient à une vingtaine d'agents. Chaque année, le domaine embauchait trois ou quatre personnes. Le secteur animalier avait alors à peu près la même importance que le secteur végétal. Les expérimentations dans le domaine végétal étaient suivies par des gens de la station agronomique de Versailles, qui avaient le désir de faire pousser de l'herbe, de l'orge, du chou fourrager, des pommes de terre.

Comme je l'ai dit précédemment, un des objectifs du domaine était d'arriver à traire les vaches Salers, sans l'aide des veaux. Cet objectif n'a pas été atteint. Privées de leurs veaux, les vaches tarissaient plus ou moins rapidement, sans mammites. Il n'y avait pas besoin de seringues ! En dépit des échecs



*Traite traditionnelle de vaches Salers de l'INRA. Dans cette expérimentation, deux modes différents de traite étaient comparés : une partie des vaches traite à la machine sans le veau, une autre traite à la main en présence du veau.*

qu'ils ont essayés et qu'ils se refusaient à admettre, les chercheurs du secteur animal ont persévéré plusieurs années de suite dans la même direction. "On croyait vraiment parvenir à les traire, ces Salers ! On s'y est beaucoup investi !" Le plus dur était de provoquer la descente de lait ; à une époque où l'on ignorait tout de la sécrétion d'ocytocine. J'ai vu des vaches qui nous donnaient 3 000 litres de lait, dont 1 500 à la machine, 1 500 à la main. On finissait de les traire à la main pour ne pas les laisser tarir !

Il faut dire que, dans la région, la production de lait était très saisonnière. De décembre à Mars, on manquait de lait ! Les vaches Salers prenaient le taureau au mois de Mai lorsqu'elles sortaient au pâturage. Elles vêlaient donc en Février. C'est pourquoi c'était une honte d'en laisser se tarir. Un veau qui crevait, c'était tant pis ! Ce qui était difficile, c'était de faire en sorte que sa mère adopte un autre veau, chose qu'on savait faire dans la région et qui était indispensable pour arriver à la traire. Même s'il crevait 10 veaux sur 40, ce n'était pas trop gênant si les vaches, adoptant un autre veau, acceptaient de donner leur lait. Le produit principal était, en effet, le lait qui entrait dans la fabrication du fromage. Tous les anciens savaient comment s'y prendre pour faire adopter un nouveau veau à une vache qui avait perdu le sien.

**B.D./D.P. — Comment le domaine expérimental de l'INRA était-il perçu par les agriculteurs de Marcenat ?**

**M.J.** — Très mal ! Nous ne travaillions pas de la même façon que les éleveurs locaux. Nous étions connus à quinze kilomètres de là, mais dans les environs immédiats, on nous regardait souvent avec mépris ou commisération. Les médisances à notre égard, nées souvent de la jalousie, allaient bon train : ces faïnéants qui laissent tarir des vaches ! Ils les suivent avec un chronomètre dans la poche pour observer combien de fois leurs veaux les têtent dans la journée. Si le matériel était à eux, il est sûr qu'ils ne le conduiraient pas comme ils le font ! Ils ont fauché hier, mais sans souci des prévisions de la météorologie ! On voit bien que ce ne sont pas eux qui paient !

**B.D./D.P. — Avez-vous trouvé que ce contexte était hostile et dur à vivre ?**



Ronzaine, 1971, René Ibry effectue la traite.



Ronzaine, 1971, Ibry (de dos) et Maurice Girard (au premier plan) pendant la traite.



Ronzaine, 1971, Salers de l'INRA au parc.

---

**M.J.** — Je n'en ai pas souffert personnellement, parce que je n'ai jamais rompu les liens avec les agriculteurs du coin. À certains d'entre eux, j'expliquais : "*Écoute, je suis vacher à l'INRA, comme j'aurais pu l'être chez toi ! Ce sont les circonstances de la vie qui ont fait que, lorsque je cherchais du travail, l'INRA a été mon employeur. J'aurais très bien pu être agriculteur comme toi !*" Certains de mes voisins, qui avaient accepté que je leur fasse visiter le domaine, ont pu se rendre mieux compte de ce qui s'y faisait. Le directeur n'a jamais opposé de refus à mes demandes. Et c'est un fait que les visiteurs repartaient du domaine, souvent avec une autre image de lui ! Les gens critiquaient, en effet, sans savoir, feignant souvent de tourner la tête de l'autre côté.

J'avais, je le reconnais aujourd'hui, davantage un esprit d'éleveur que d'expérimentateur. J'ai mis plusieurs années à accepter de faire certaines mesures, à admettre de sous-alimenter une vache plutôt qu'une autre. Je me considérais, en effet, d'abord comme un éleveur ! Quand j'ai accepté plus tard l'expérimentation, je me suis intéressé à ses résultats. Mais je continuais à plaindre les bêtes à qui l'on imposait une sous-alimentation.

**B.D./D.P.** — **Comme tous les éleveurs, vous étiez attaché à vos vaches et n'aviez aucune envie de les faire souffrir inutilement !**

**M.J.** — Cela m'en a coûté au début. À partir du moment où j'ai pris connaissance des résultats des expérimentations, j'ai accepté plus facilement d'en faire. Je m'y suis même intéressé, mais j'avoue que même jusqu'à la fin, j'ai eu parfois des pincements de cœur quand je voyais des bêtes souffrir.

**B.D./D.P.** — **Avez-vous eu à vous occuper d'animaux fistulés ?**

**M.J.** — Non, jamais. J'ai connu cela à Jouy-en-Josas. Je vous avoue que si je n'avais pas été marié, quand j'y suis arrivé en octobre 1963, j'en serais reparti, sans décharger mes affaires. Quand j'ai vu "*cutrésér*" ces bêtes, cela m'a complètement écoeuré ! Mais j'ai eu la chance de tomber sur une très bonne équipe de vachers où j'ai été bien admis. Par contre, Eugène Logeais, le chef vacher de l'époque (5), qui a été affecté à Theix par la suite et qu'on surnommait César, ne m'avait pas fait de cadeau. Heureusement, les gars de là-bas m'avaient averti : "*Logeais va chercher sans nul doute à te piéger !*". Il m'avait donné, en effet, toutes les matières sèches à faire, alors que j'arrivais de ma cambrousse ! Grâce au soutien des autres, j'ai réussi quand même à m'en sortir. Les vachers que j'ai découverts là-bas avaient un état d'esprit sensationnel et ont tout fait pour m'intégrer et me faciliter la tâche. J'étais le jeune, le nouveau qui venait du fin fond de son Auvergne. Je ne savais pas traire à la machine et j'étais maladroit. Mais aucun ne s'est moqué de moi et tous m'ont aidé vraiment. Quand vous avez la main, ce n'est rien à faire d'obtenir une griffe et de la mettre à la mamelle d'une vache sans la faire souffrir. Mais au départ, ce n'est pas évident, surtout si la mamelle est un peu déformée et s'il n'y a pas beaucoup de place pour passer dessous. Au bout de deux mois d'apprentissage, Logeais souhaitait me garder dans son équipe. Cela montre bien que cela devait aller !

**B.D./D.P.** — **Aviez-vous envisagé à cette époque de travailler quelque temps à Jouy pour revenir à Theix avec lui ? Ou étiez-vous désireux de revenir le plus vite possible dans vos montagnes natales ?**

**M.J.** — J'avais la chance de pouvoir revenir immédiatement dans mon coin et j'en ai profité. Logeais avait certes obtenu son transfert à Theix au mois d'Août suivant. Marcenat n'en est éloigné que de 80 km seulement, mais à l'époque cette distance m'apparaissait considérable. Je n'ai pas regretté ce choix.

**B.D./D.P.** — **À votre retour à Marcenat, vos activités sont-elles restées les mêmes que celles qui vous avaient été confiées en 1964 ? Ou se sont-elles progressivement élargies et diversifiées, tout au long de votre carrière ?**

**M.J.** — Le domaine a commencé par faire des expériences pour mesurer les quantités de foin ingérées. La pesée du foin m'en a fait voir et je dois avouer que les résultats de cette recherche ne m'ont guère inté-

ressé. On l'a faite parce qu'il fallait bien la faire ! Mais progressivement, les effectifs du troupeau ont été accrus. Deux ans plus tard, durant les hivers 1966 et 1967, des races laitières, hollandaises et montbéliardes, ont été introduites. Nous les avons considérées comme les prunelles de nos yeux ! On ne les connaissait pas dans la région. On voyait bien parfois dans les troupeaux quelques spécimens isolés de ces races, mais comme ils étaient au milieu de trente ou quarante Salers, qui les faisaient courir tout le temps dans des pâturages escarpés, leurs résultats étaient loin d'être mirobolants. On a introduit des génisses. Quand nous avons vu après le vêlage, les quantités de lait récoltées dans les pots, nous les avons tout de suite aimées pour la traite. Mais nous avons continué à traire les Salers parce que nous étions de la région et avions envie de les faire suivre. Ce n'est que peu à peu qu'elles ont été abandonnées. La première année que nous avons introduit des hollandaises (il ne s'agissait pas de Holstein, mais de petites vaches de la région d'Auxerre, entre 400 et 500 kg) et des Montbéliardes venues du Jura, les hollandaises ont produit 4 000 litres de lait (en ce qui concerne les primipares), les montbéliardes 3 400 litres et les Salers (que nous avons gardées pour faire des comparaisons) 2 800 litres. Ce n'était pas mal du tout avec 8 mois de lactation ! Reste qu'elles ne posaient pas les mêmes problèmes au moment de la traite. Comme je le dis parfois, le lait est un produit qui se mérite. J'apprenais aux jeunes qui travaillaient avec moi : "*La traite, c'est simple ! Le jour de ton anniversaire, tu as eu droit à un cadeau. Or le lait, c'est le cadeau que te fait la vache. Mais il faut le mériter, il faut aller le chercher !*" C'était ma façon de voir les choses pour expliquer l'utilité d'une bonne approche, d'une stimulation bien faite de la mamelle.

Nous étions trois vachers à la traite. Pour qu'il n'y ait pas d'histoires entre nous à qui aurait les meilleures vaches, nous avons adopté le système suivant : au fur et à mesure qu'elles vêlaient, nous nous les répartissions. Personne n'avait à se battre pour les choisir ! Elles marchaient ou ne marchaient pas : "*Tu en as trois, j'en ai deux, la prochaine, ce sera moi qui la traierai !*".

**B.D./D.P. — C'était un arrangement entre vous qui permettait à chacun de traire constamment les mêmes vaches ?**



*La première équipe de vachers au domaine INRA de Marcenat. De gauche à droite : Michel Jaworek, Marcel Chadeaux, Raoul Fabre, Georges Mercier*

---

**M.J.** — Chacun de nous trayait, en effet, toujours les mêmes vaches ! La méthode de partage que nous avions imaginée laissait une grande place au hasard. Elle permettait d'éviter qu'un vacher ne prenne toutes les bonnes, laissant aux autres le second choix.

C'est l'époque où l'on a commencé à aimer de plus en plus les vaches de couleur, qui étaient plus faciles à traire. Mais je dois vous avouer que les Holstein, j'ai travaillé avec, mais je ne les ai jamais beaucoup aimées ! Je trouvais qu'elles étaient les vaches de l'agriculteur moderne. Elles étaient comme un ensemble de robinets que l'on ouvre : on nourrissait d'un côté, on sortait du lait de l'autre ! Mais dans mon esprit, j'y reviens, je trouve que le lait, il fallait le mériter un peu.

Une année, nous avons comparé nos résultats avec ceux d'un autre domaine de l'INRA. En l'espace de trois ou quatre ans, ce domaine avait dû réformer 17 génisses montbéliardes qui n'avaient pas démarré leur lactation. À Marcenat, aucune génisse de la même race n'avait connu une telle issue. Les vaches vèlaient et étaient toutes disponibles pour la traite. On ne connaissait pas à cette époque l'ocytocine. Quand on sent dans la main la mamelle de la vache toute gonflée, on met en marche la machine. Mais quand à l'extrémité du trayon il ne sort qu'un litre, un litre et demi tout au plus, il faut reprendre le massage, caresser à nouveau la mamelle. Ces déconvenues, on les vivait mal ! Et le jour où la vache en cause démarrait, on annonçait aux collègues en faisant la pesée du lait : "*elle est enfin partie !*" C'était la première paie !

Il nous est arrivée une fameuse "*noire et blanche*" qui a fait une occlusion intestinale. Pétard ! C'était la mieux "*cuistrésée*" ! J'ai fait venir le vétérinaire du coin qui m'a déclaré : "*tu vas rire ! Mais il n'y a qu'une façon de la soigner ! Avec le tuyau à vide qui relie le pot à la tuyauterie, il faut lui administrer des lavements avec de l'eau tiède savonneuse !*" Je lui ai demandé comment il fallait s'y prendre. J'ai suivi ses indications et, pendant 48 heures, je suis allé faire des lavements à la vache, toutes les trois heures, armé d'un entonnoir et d'un tabouret. La deuxième nuit, vers trois heures du matin, j'ai eu droit à une giclée de bouse dans la figure. Mais j'ai éclaté de rire, j'étais content ! J'avais gagné !

**B.D./D.P.** — **Quels contacts avez-vous eus avec les scientifiques ? Comment les choses se passaient-elles ?**

**M.J.** — Au début, les choses se sont très bien passées. Nos horaires de travail permettaient de discuter facilement. Mais progressivement, le nombre des mesures à faire a augmenté, les horaires ont commencé à se compresser, il a fallu travailler plus vite. Les choses se sont passées moins bien !

**B.D./D.P.** — **Quels sont les scientifiques avec lesquels vous avez le plus travaillé ?**

**M.J.** — J'ai travaillé avec un qui s'occupait de l'alimentation et qui est parti plus tard dans l'enseignement. Il est aujourd'hui décédé. Les choses se sont passées assez mal avec lui. J'ai même eu un vacher qui a failli un jour "*le cabosser*". Ils discutaient des relevés journaliers du lait et des écarts qui pouvaient exister d'un jour à l'autre : "*Les écarts de traite viennent de l'irrégularité et du manque d'attention des vachers !*" n'hésitait-il pas à énoncer. L'autre vacher, qui faisait la sieste sur le lit parce qu'il avait été de vèlage toute la nuit, s'est emporté d'autant plus qu'il respectait vraiment les horaires. À l'évidence, la variabilité des quantités de lait recueillies était liée à bien d'autres causes. Ce scientifique, je l'ai vraiment peu apprécié : on avait commencé à mettre "*les couleurs*". On les nourrissait cet hiver-là avec beaucoup de colza ! Nous avions une petite vache montbéliarde qui donnait entre 34 et 36 litres de lait par jour. Elle ne pouvait pas ingérer la quantité qu'il aurait fallu. Quand son régime est passé à 14 kg de colza par jour, elle n'a pas tardé à faire une acétonémie. On ne savait pas trop ce que c'était. Il se trouve que j'avais acquis quelques connaissances sur le terrain en discutant avec le vétérinaire, les ingénieurs du coin. J'ai expliqué au scientifique que le régime alimentaire qu'il voulait donner aux vaches ne pouvait leur convenir. Je lui ai dit que j'allais l'inviter pendant une semaine et lui offrir trois fois par jour un copieux repas, bien arrosé. "*Nous verrons le temps que vous arriverez à tenir*", lui ai-je dit. "*C'est pareil avec les vaches !*" Mais il a fait remarquer que les tables d'alimentation indiquaient pourtant... J'ai répondu : "*vous avez des concentrés sous la main. Donnez-leur en donc !*" Nous donnions déjà du concentré trois fois par jour. Je lui ai dit : "*mais attention, ne comptez pas sur nous pour nous réveiller la nuit et leur donner du concentré une fois de plus !*" Je pense que cet homme n'était pas à sa place.

---

J'ai travaillé aussi avec un ingénieur de Theix, qui s'occupait de vaches laitières et qui est devenu plus tard ingénieur de développement. Je le chambrais, mais comme j'avais un humour un peu noir pour qui ne me connaissait pas, il est arrivé que je dise des choses auxquelles je ne pensais pas vraiment. J'ai eu l'occasion de travailler aussi avec Pierre Le Neindre qui s'intéressait au comportement des animaux. Un jour d'hiver, alors qu'il faisait  $-10^{\circ}$ , nous avons dû nous occuper de veaux de lait qui faisaient entre 120 et 150 kg. Je lui ai demandé s'il souhaitait que je les lui fasse moucher. Il a eu l'air surpris. "*Vous allez voir*", lui ai-je répondu, "*je vais leur faire la mouche et vous allez les voir danser !*" P. Le Neindre, qui était un spécialiste du comportement animal, m'a demandé où j'avais appris tout cela. Je lui ai dit qu'on se servait de cette technique quand on travaillait dans les fermes où on laissait les veaux avec les vaches. À l'époque où le lait était considéré comme le produit principal, il suffisait, en effet, de mettre sur le nez des veaux un museau armé de piquants pour faire fuir les mères qui gardaient dès lors leur lait. Le soir, quand on allait trier les veaux qui se refusaient à quitter leurs mères, on "*faisait la mouche*". P. Le Neindre était tout étonné de voir des veaux de lait, qui n'avaient jamais connu "*les mouches*", se lever et gesticuler dans tous les sens, essayant de partir de l'attache. Ces tours de main, personne ne nous les avait vraiment enseignés. Mais pour nous, ils étaient quasiment innés, il n'y avait rien de savant dans tout cela !

Une autre fois, P. Le Neindre nous a fait faire des électrocardiogrammes sur des veaux noirs et blancs, à la naissance. Il trouvait que les vachers ne s'y prenaient pas bien : le laps de temps qui existait entre la naissance et le moment où les électrodes se trouvaient branchées était trop considérable. Un jour, il nous a annoncé qu'il passerait la nuit ici puisque des vaches étaient prêtes à vêler. Il m'a dit de l'appeler le moment venu, puisque je devais être de garde. Je peux vous dire qu'on ne risquait pas de manquer la naissance ! Je l'ai appelé bien longtemps avant qu'elle n'ait lieu pour qu'il soit avec moi et puisse voir que, si on voulait être là au bon moment, il valait mieux s'y prendre assez à l'avance. Après avoir sorti le veau, je me suis tourné vers lui et lui ai dit que c'était à lui désormais d'opérer. "*Vous ne m'aidez pas à le porter ?*" a-t-il demandé. Je lui ai répondu que non : "*Puisque vous trouvez que nous mettons trop de temps, montrez-nous comment nous devons nous y prendre ! Nous allons observer comment vous procédez et nous suivrons votre exemple s'il y a lieu !*". Je pouvais me permettre ce genre de propos parce que j'étais responsable. Mais s'ils étaient venus d'un autre, il est probable qu'ils auraient été mal pris !

Je l'ai aidé quand même à porter le veau. Il fallait commencer par lui faire une prise de sang ! Ce n'était pas facile parce que ça glissait ! Il fallait brancher ensuite les électrodes. Nous avons regardé la montre : l'opération avait duré 7 minutes et quelques ! Nous n'en mettions guère que 4 ou 5 ! Nous ne nous sommes rien dit ! Il n'y a plus eu de reproches entre nous ! L'incident a été clos. Cela va bien d'imposer à des gens de faire ceci ou cela, mais il faut voir aussi les conditions dans lesquelles on est obligé de travailler ! Et quand il s'agit d'une chose que vous n'avez jamais faite, il est difficile de demander à ce qu'elle aille plus vite !

Avec J.-P. Garel, j'ai eu aussi quelques accrochages. À son bureau toujours, mais jamais devant les collègues, parce que je trouvais que cela n'était pas bien d'interpeller le patron ! Je demandais à Garel si je pouvais venir le voir le soir. On discutait et on "*se frictionnait*" un bon coup et chacun repartait sur une poignée de main. C'est comme cela qu'étaient nos rapports !

**B.D./D.P. — Avez-vous eu droit durant votre carrière à des formations pour apprendre à diriger plus efficacement votre équipe ?**

**M.J. —** Dix ans avant mon départ à la retraite, j'ai reçu une formation de management d'équipe qui m'a apporté énormément. Il y avait un psy qui faisait passer des tests. Selon la façon dont on répondait aux questions, on en déduisait si vous étiez apte à diriger des gens ou non. Cette formation m'a été très utile : il est arrivé qu'au mois de mars, J.-P. Garel veuille nous mettre une expérimentation en plus. On va vous dire qu'à Theix ou à Orcival, le contrôle d'alimentation des vaches sur certaines expériences demandait cinq jours dans la semaine (le samedi et le dimanche, il n'y avait pas de contrôles !). À Marcenat, si l'expérimentation s'échelonnait sur deux mois, c'était samedi et dimanche compris ! Garel voulait me mettre des choses en plus. C'était au moment de l'embauche, vers 14 h 30. Mais j'étais "*imprenable*" ! Le ton a monté. Au bout d'un moment, il m'a dit : "*mais j'y songe, nous avons suivi la même formation, tous les deux. Je m'en vais ! Vous viendrez me voir quand vous serez disponible !*" Je me

---

suis souvenu, en effet, qu'il ne fallait jamais entrer dans le jeu de l'autre parce que le ton va monter inutilement, sans déboucher sur un dialogue. Mieux vaut laisser passer un peu de temps pour que la sérénité, revenue de part et d'autre, permette de découvrir des terrains d'entente. On nous avait appris à diriger les gens en commençant d'abord par les comprendre. Tout le monde connaît, au cours de sa vie, des contrariétés ou des emmerdements. Quand cela arrive, les gens sont souvent moins performants. À certains moments, il vaut mieux essayer de les aider. Cela a été une découverte. Il m'est arrivé de changer des gens d'équipe : il y en avait un qui n'aimait pas la traite, je l'ai mis à l'alimentation ! Il faisait très bien ce travail. Je ne vois pas pourquoi je l'aurais embêté à la traite pendant l'hiver.

J'ai eu une année deux jeunes, qui étaient un peu jaloux de deux autres qui s'occupaient de l'alimentation. La saison d'hiver dure dans notre région de novembre à mai. En février, je leur ai dit que l'année prochaine, je les mettrais à l'alimentation. Je me suis aperçu, en effet, qu'ils voyaient toujours les autres quand ils ne faisaient rien, mais ils ne les voyaient jamais non plus, quand ils travaillaient. Quand ils ont été confrontés à leur tour au froid ou au silo en panne, ils se sont rendus mieux compte des difficultés auxquelles avaient dû faire face antérieurement leurs collègues. C'était désormais à leur tour d'avoir à se débrouiller !

Je me suis toujours efforcé de faire en sorte que les agents que je commandais passent par tous les postes. Chacun a toujours l'impression, en effet, que les autres ont un travail plus enviable que le sien.

**B.D./D.P. — Au début, vous aviez deux personnes sous vos ordres. En avez-vous eu davantage par la suite ?**

**M.J. —** Oui, j'en ai eu six ! Avec des contraintes d'expérimentation. Quand on travaille avec des animaux, il y a des choses qui ne peuvent pas rester en l'état. Il y a des priorités aussi à respecter ! Quand vous constatez un matin que vos veaux sont malades, il faut songer parfois à les soigner, avant même de s'occuper de la traite. Dans toutes choses, il y a des priorités à respecter et il n'est pas toujours facile d'en convaincre les personnes qui sont placées sous vos ordres. Ces fonctions hiérarchiques m'ont pesé, surtout à la fin. Quand il y avait des visiteurs qui venaient au domaine, je les faisais sourire quand je leur expliquais que la gestion des vaches était moins difficile que celle des hommes !

**B.D./D.P. — Ces incompréhensions, dont vous semblez avoir souffert, venaient-elles du fait que vous aviez à faire à une génération différente ?**

**M.J. —** Oui, les mentalités avaient changé au fil des années. Les jeunes qui avaient été recrutés n'étaient pas particulièrement animaliers. Ils étaient arrivés là parce qu'il y avait un poste. Ils étaient entrés à l'INRA en attendant des jours meilleurs. Animalier ? Ce n'est pas tout le monde qui peut le devenir !

**B.D./D.P. — Vous trouviez que ces jeunes ne s'investissaient pas assez dans ce qu'ils faisaient ?**

**M.J. —** Pas suffisamment. J'en ai eu un, quand je suis parti, qui ne faisait rien de bon. Je me souviens avoir été obligé de lui dire : "*Sache bien que, tant que je serai sur le domaine, si ton avancement connaît un frein, ce sera moi qui l'aurais mis !*" Je n'avais plus confiance en lui. C'était irrémédiable. Je ne supporte pas qu'on veuille "*me faire avaler des grenouilles*" ! Le gars qui venait me voir en reconnaissant qu'il avait fait des conneries, je me bornais à lui dire de ne pas les recommencer. Mais avec celui qui s'efforçait de me les cacher, les choses n'allaient plus du tout quand je les découvrais ! Le dernier, dont je parle, était de vèlage, la nuit. Ma crainte était qu'en arrivant à l'étable, je tombe sur une vache crevée. Je me levais la nuit, quand je le savais de garde. Je me souviens l'avoir croisé dans l'étable, sans rien lui dire. J'avais ramassé le veau et fait téter, quand il était arrivé.

Le premier travail qui nous incombait était de faire tourner l'évacuateur à fumier et de s'occuper de la traite. Une fois ce travail achevé, on distribuait le concentré. Venait ensuite pour nous le moment de casser la croûte. On s'occupait plus tard de donner foin et ensilage, de nettoyer les veaux, d'effectuer des pesées. Un jour, ou il s'était absenté, j'ai appelé le garçon qui m'a dit qu'il était allé la veille chez des amis et n'avait pas entendu le réveil. Je lui ai rappelé les engagements qu'il n'avait pas respectés.



Vue intérieure de la salle de traite de Marcenat.

J'ai passé deux ans à mi-temps, avant de partir en retraite. J.-P. Garel m'a fait savoir alors qu'il préférerait que je quitte définitivement l'étable. J'ai offert le champagne à mes gars. À certains jeunes, je leur ai avoué : "toi, cette année-là, je t'ai mis à ce poste pour t'embêter. Tu avais besoin qu'on t'emmerde un peu, parce que tu te figurais toujours que les autres avaient un travail plus facile que le tien !" Je leur ai dit au revoir et leur ai déclaré en dépit des accrochages que j'avais eus avec certains : "je vous connaissais tous et m'aperçois tout compte fait que je vous aimais bien !" Ils m'ont regardé les yeux écarquillés, se disant peut-être que ce n'était pas possible. C'est vrai pourtant que je les aimais bien !

**B.D./D.P. — Pourriez-vous retracer succinctement le déroulement administratif de votre carrière ?**

**M.J.** — J'ai été recruté le 20 Octobre 1964, comme ORA (ouvrier de régime agricole), à l'indice 130. Un an après, ayant bénéficié d'un avancement au choix, je suis passé à l'indice 140. Les années suivantes, ayant eu droit encore à des avancements au choix, je suis passé successivement aux indices 150, puis 160. Ma carrière a stagné, en revanche, quand tous les personnels ouvriers de l'INRA ont été intégrés dans le cadre contractuel technique, en 1974. Nous étions trois sur le Centre de Theix à ne pas avoir de diplômes (je n'avais qu'un certificat d'études). On a perdu 400 F de salaire par mois à ce moment-là !

**B.D./D.P. — Comment ont évolué les choses par la suite ?**

**M.J.** — Je devais être technicien 3B, en 1974. Mais je ne me souviens plus très bien ce qui s'est passé après. Il existait une grille et des possibilités de changements accélérés d'échelon. Lors du passage dans le cadre contractuel technique, on nous a proposé de passer un examen oral de fonctions. Le directeur du domaine, M. Pierre Renault (6), est venu me voir à l'étable me suggérant de m'y présenter pour rattraper la différence de salaire qui m'avait été imposée. J'ai répondu qu'il ne devait pas y compter, n'ayant nulle envie de me remettre à étudier. Mais quelques jours plus tard, ayant plus réfléchi, je suis revenu voir Renault pour lui demander des précisions sur cet examen de fonctions. Les explications qu'il m'a données ne m'ont pas convaincu : si on me coinçait devant un bureau, ne risquais-je pas de "me retrouver rôti" ? Je n'avais jamais travaillé dans un bureau à tracer des courbes d'alimentation ou de production laitière. Il m'a dit qu'il insisterait pour que je sois interrogé sur mon lieu de travail. J'ai été questionné tour à tour par Michel Petit, qui travaillait à Theix, Jean-Baptiste Coulon qui s'occupait d'alimentation animale et par un autre. L'interrogatoire s'est, je crois, plutôt bien passé. Renault avait dû leur expliquer que je n'avais jamais travaillé ailleurs que dans une étable !

**B.D./D.P. — En 1974, avec un certificat d'études, vous étiez tenu effectivement de passer un examen professionnel pour que vos connaissances soient évaluées. Avez-vous par la suite, passé d'autres concours ou examens professionnels ?**

**M.J.** — En 1984, lors de la titularisation, je suis passé technicien de recherche (TR 3) et j'ai fini ma carrière en TR 1. Pour passer TR 1, il a fallu que je me présente encore à un examen professionnel. Celui-ci a eu lieu dans la plaine Saint-Denis. En fermant la porte derrière moi, je me suis dit que je m'étais planté ! Je n'avais pas répondu à une question aussi élémentaire que celle de savoir s'il vous faut de l'essence pour faire marcher votre voiture. Il s'agissait pourtant d'une question classique qui m'était familière : quelle est la maladie principale de votre troupeau ? C'était évident pour moi qui étais vacher : il s'agissait des mammites ! Je ne risquais pas de mettre les cheveux en brosse, je vous garantis ! J'ai retiré la porte, l'épreuve était finie. Un an après, j'ai recommencé. L'examen avait lieu cette

---

fois-ci à Toulouse. Ayant vu comment les choses se passaient, je suis parti gonflé, me disant qu'il fallait vraiment que je réussisse ! Je devais présenter le domaine, mon travail, ce dont j'étais responsable. Je me suis permis de tricher un peu. J'avais tenu à me former et j'étais allé voir Garel : "*je ne vous demande pas de me poser des questions. C'est moi qui vous en poserais. Ce sont celles auxquelles je ne sais pas répondre*". Ils m'ont demandé de leur dire quelle était la production moyenne de mon troupeau. J'aurais dû le savoir et pourtant je ne le savais pas ! Mais je me suis dit que les gaillards qui étaient en face de moi n'avaient pas de raisons de le savoir plus que moi. Aucun d'eux ne travaillait sur le domaine. Ils n'avaient à l'évidence pas les moyens de vérifier ce que je pouvais leur affirmer ! Il fallait simplement que cela soit vraisemblable. Il suffisait de tricher ! C'est ce que j'ai fait en répondant au bluff, avec autorité. On m'a demandé, par ailleurs, d'indiquer les qualités que je rechercherais chez un animalier si j'avais la possibilité d'en recruter un. Je n'ai pas trop osé parler d'honnêteté intellectuelle. J'ai répondu seulement : "*ce que je vais vous dire vous fera peut-être rire. J'essaierai de savoir si les candidats que j'ai devant moi aiment vraiment les animaux !*" Les membres du jury ont tous souri. Et c'est vrai qu'on ne travaille pas avec les animaux comme on travaille avec des végétaux ou du matériel ! Ce n'est pas pareil !

**B.D./D.P. — Avez-vous eu votre mot à dire quand il a été question de recruter de nouveaux animaliers sur le domaine INRA de Marcenat ?**

**M.J. —** Non pas vraiment. Quand les recrutements se faisaient de bouche à oreille, on pouvait encore intervenir au niveau des embauches. On était au courant qu'un tel cherchait du travail. On savait s'il était sérieux et désireux de travailler ! Ce système marchait bien ! Les difficultés sont venues quand les recrutements se sont faits sur concours. Il y a des gens, en effet, qui savent se vendre très bien le jour du concours, mais dont l'intérêt peut à la longue fâcheusement fléchir. Tous ne portent pas le même intérêt à la maison !

**B.D./D.P. — Ce mode de recrutement par concours est apparu avec la titularisation, le statut nouveau de fonctionnaire ! Le directeur du domaine vous consultait-il auparavant quand un poste nouveau était à pourvoir ?**

**M.J. —** Oui, quand on connaissait quelqu'un de bien, on le lui faisait savoir.

**B.D./D.P. — Vous est-il arrivé de refuser des gens dont vous mettiez en doute les compétences professionnelles ?**

**M.J. —** Oui, cela nous est arrivé, mais surtout quand nous avions de doutes sur leur conscience professionnelle. Les capacités, on peut toujours en acquérir de nouvelles. La conscience, c'est moins évident ! On l'a ou on ne l'a pas. Jusqu'aux dernières années, je reconnais avoir eu de la chance : j'ai travaillé avec des gens qui aimaient bien ce qu'ils faisaient !

**B.D./D.P. — Quand êtes-vous parti à la retraite ?**

**M.J. —** Il y a deux ans. Je suis parti en 1999, à 58 ans. J'avais assez d'années de cotisation. J'ai demandé à passer d'abord à mi-temps (7). Je travaillais une semaine sur deux. J'ai changé de boulot. J'aimais bien mes vaches. Je les ai, bien sûr, un peu regrettées. Je n'ai plus eu de responsabilités de personnel. Je me suis senti libéré, continuellement en congé. On m'a mis aux vaches allaitantes, ce qui m'a bien plu aussi. J'ai eu aussi à m'occuper de mesures de qualité d'eau, avec des appareils. Parfois, Garel venait avec moi tout l'après-midi. Nous parlions de choses et d'autres, comme deux copains. Philippe Pradel m'a dit un jour : "*heureusement qu'on t'a mis à mi-temps ! Sans cela on ne t'aurait jamais connu !*" J'avais été bourru et renfermé quand j'étais vacher là-haut. Il faut croire que j'ai changé depuis que j'ai délaissé mes vaches et n'en suis plus responsable : "*on ne te connaissait pas comme cela !*" m'ont déclaré beaucoup de mes collègues !

---

Je dois dire que je n'ai jamais fréquenté aucun de mes agents. Je l'ai regretté un peu, mais j'avais peur d'être à la longue bouffé par eux ! Je préférais garder mes distances. Je respectais mes collègues comme j'avais envie d'être respecté. Garel, je l'ai vu arriver stagiaire, mais je ne me suis jamais permis de le tutoyer ! C'est pour moi un signe de respect !

**B.D./D.P. — Aviez-vous une tenue de travail particulière ? Était-elle donnée par votre service ?**

**M.J. —** Oui. Nous travaillions en combinaison bleue. Je suis incapable de m'approcher d'un animal sans la combinaison. J'ai quelques bêtes à moi aujourd'hui. Je reste en combinaison. C'est l'équipement qui me semble normal pour s'approcher d'un animal. Il m'arrivait de changer de combinaison trois fois dans la journée.

**B.D./D.P. — La combinaison bleue n'était-elle pas un signe distinctif permettant de repérer rapidement les techniciens perdus au milieu de scientifiques ?**

**M.J. —** J'ai connu les blouses blanches à Jouy-en-Josas. Dans ce Centre, il y avait des porchers, des vachers, ceux qui s'occupaient de la volaille. On allait tous au réfectoire dans notre tenue habituelle. Les gens qui travaillaient dans les laboratoires y allaient, par contre, en blouse blanche. C'était un signe qui permettait de faire la discrimination !  
Les métiers d'animalier ont été par la suite mieux considérés. Certains scientifiques se sont rendu compte, en effet, que c'était une vraie profession.

**B.D./D.P. — Pourriez-vous revenir sur ce point que nous n'avons fait qu'aborder et essayer de définir plus précisément ce qu'était à vos yeux un bon animalier ? Les qualités qu'on pouvait attendre de lui étaient-elles liées aux particularités du travail effectué dans un institut de recherche ou étaient-elles celles dans lesquelles se reconnaissaient tous les éleveurs du Cézallier ?**

**M.J. —** Il est difficile de répondre à ces questions parce que les critères d'appréciation ont beaucoup évolué au cours du temps. Supposons un troupeau d'une centaine de vaches. Un bon animalier était celui qui, au terme de 100 vêlages, réussissait à obtenir 95 veaux vivants ! L'objectif était de ne pas avoir de vaches qui crèvent durant l'hiver ! Si l'une venait à tomber malade, l'animalier devait tout faire, en effet, pour la soigner. Il devait s'efforcer de prévenir pour ne pas avoir à subir. Celui, qui était appelé à soigner des bêtes, devait aller au-devant de l'événement, anticiper. En voyant un animal mal-en-point, il ne devait pas le laisser dans cet état en se disant qu'il irait mieux demain, mais agir avant qu'il ne soit trop tard. Les conséquences seront moindres, même s'il s'agit d'une bête faisant partie d'un lot en expérimentation. Elle sera malade moins longtemps ou connaîtra une perte de lait moins importante. Si l'on ne prend pas garde à la santé des animaux, les données expérimentales les concernant peuvent se trouver faussées. On peut certes sortir celles qui sont relatives aux animaux malades, mais l'on risque fort alors de se heurter à des problèmes de représentativité : si le protocole a prévu de faire des mesures sur 15 animaux et si les données n'ont pu être enregistrées que sur 12 seulement (trois d'entre eux ayant été malades ou ayant disparu), les résultats de l'expérience peuvent se révéler à l'examen beaucoup moins précis.

En 1976, année de la sécheresse, il avait manqué beaucoup de fourrage. J'ai vu alors les choses différemment : nous avons effectué cette année-là une expérience sur des vaches allaitantes, nourries avec de la paille d'hiver. Elles ne recevaient pas toutes le même concentré. Des lots de 16 vaches avaient été constitués. Le premier avait droit à de l'orge en complément et à des minéraux, paille à volonté. Le second avait droit à du tourteau de soja et à des minéraux. Quant au troisième, il était nourri avec du tourteau d'arachide. Les bêtes, qui avaient reçu de l'orge et de l'arachide, ont pu bouser correctement et les choses se sont bien passées. Mais des changements sont apparus dans le nombre de bêtes présents à la fin de l'expérience dans les différents lots. Dans le lot qui avait été nourri au soja, quatre vaches sont mortes d'occlusion intestinale. J'ai accepté ce fait parce qu'il était un des résultats de cette expérience. Mais ce que je n'admettais pas chez un animalier, c'est qu'en voyant une bête malade, il ne réagisse pas. Un bon animalier, c'est un homme qui aime ses bêtes !

---

**B.D./D.P. — Le regard porté sur les animaliers a-t-il changé avec le regard porté sur les animaux, réduits souvent par les scientifiques à un ensemble d'organes ?**

**M.J.** — C'est ce qui a "cassé" les animaliers. Garel m'a demandé, il y a deux ans, d'aller sur un domaine où il avait pu constater une forte mortalité de veaux durant la période qui existait deux jours avant la mise bas et deux jours après. Je lui ai dit que j'irais voir sur place pour me rendre compte. Le responsable du domaine n'était pas là. Peut-être n'était-il pas intéressé ? J'ai vu les vachers. Leurs modalités d'organisation du travail faisaient qu'ils voyaient très peu les animaux. Quand une bête doit mettre bas, s'il faut la voir six fois dans la journée, il faut pouvoir le faire. Davantage, c'est encore mieux ! J'ai eu des jeunes qui étaient de garde et qui me demandaient certains soirs si je voulais bien faire le tour de l'étable avec eux. Mais en allant boire le café vers 16 h, j'étais passé déjà dans deux rangées ! En me rendant dans la salle de traite à 14 h 30, j'avais déjà jeté un coup d'œil : j'avais observé la mamelle, noté si la vache avait démarré. Les échecs viennent souvent d'une attention insuffisante ou de défauts dans l'observation. Sur le domaine où j'étais allé à la demande de Garel, les animaliers n'avaient pas le temps de voir les bêtes qui leur avaient été confiées. Ils travaillaient de plus en deux équipes ! Ceux qui partaient à 13 h avaient tendance à se dire : "*les autres arrivent bientôt ! Ils s'occuperont de tout ce que nous n'avons pas pu faire !*" C'est humain et je ne leur jeterai pas la pierre. Placé dans les mêmes conditions, j'aurais probablement agi de même. Mais il ne faut pas s'étonner si l'état d'esprit des animaliers s'est quelque peu perdu ! La promulgation des 35 heures risque de compliquer davantage encore les choses. Un lot d'animaux, c'est quelque chose qui vit et qui évolue ! Pendant trois jours, tout peut très bien se passer. Mais le lendemain, tout peut être remis en cause. J'ai l'impression que le métier d'animalier risque de connaître dans les prochaines années de nouveaux changements. Je n'étais pas responsable du troupeau allaitant, mais j'ai été outré un jour d'apprendre que telle limousine allait vèler et que, chaque année, "*elle faisait le ventre !*", c'est-à-dire renversait sa matrice. J'ai fait remarquer que c'était le moment d'intervenir pour éviter tout accident, que j'étais prêt à prêter mon concours à celui qui était "*de vèlage*" et qui dans peu de temps allait se retrouver tout seul. Mais cette admonestation n'a fait que froisser le responsable ! J'ai vu des vaches coincées au cornadis, avec rien à manger dans la crèche. Je n'aimais pas cela. Les laisser comme cela pendant une demi-journée, c'était forcément voir la production laitière diminuer, recueillir à terme des données faussées ou erronées. J'ai vu des jeunes qui me disaient : "*ce veau est une crevure. Je n'arrive plus à le faire boire !*" Je leur ai fait part de mes doutes sur le fait qu'ils avaient tout mis en œuvre pour y parvenir vraiment.

**B.D./D.P. — Y avait-il, dans l'atelier que constituait votre étable, des postes de travail plus rebutants ou moins considérés que d'autres ?**

**M.J.** — Le poste le plus désagréable aux vaches laitières était, en hiver, celui du préposé aux soins aux veaux. Quand survient une épidémie de diarrhée, celui-ci risque, en effet, d'être submergé et de ne plus savoir où donner de la tête. Le chef d'équipe se doit de l'aider dans cette circonstance (en mettant éventuellement un peu plus de pression sur d'autres), ne fût-ce que pour qu'il sente bien qu'il n'est pas complètement abandonné. Se sentant soutenu, il a à cœur alors de redoubler d'efforts et de donner le meilleur de lui-même.

Je dois rendre hommage, à ce propos, à J.-P. Garel qui m'a souvent soutenu dans les moments difficiles. Quand j'étais "*de vèlage*" le samedi, j'étais à l'étable là-haut. Garel travaillait à son bureau, ce jour-là. Il m'est arrivé souvent de l'appeler au téléphone pour lui dire qu'une génisse était en train de vèler : "*Vous voulez que je monte ?*" "*Oui, j'aimerais bien !*" Le temps de mettre la combi-



Élie Babut fait boire les veaux de la race Salers. Une opération difficile !

naison et les bottes, il était déjà là-haut à me donner un coup de main. Il faut dire que je préférais déranger Garel qui était le patron plutôt "qu'attaquer" un veau avec le risque de le perdre. J'ai toujours considéré, en effet, comme un échec le fait de démarrer un vêlage et de sortir un veau crevé. Je considérais que je n'étais pas intervenu comme il aurait fallu !

Il y a un ancien qui apportait du café sucré aux veaux, quand ils tombaient malades. Il terminait son service vers 19 heures. Il remontait vers 22 heures pour faire la visite d'étable et voir s'il n'y avait pas d'autres vêlages en vue. Il montait avec deux ou trois thermos. C'était une époque où n'existaient pas les médicaments qu'on administre de nos jours. On savait que le café sucré un peu corsé pouvait stimuler nerveusement de jeunes veaux qui avaient besoin d'être excités.

**B.D./D.P. — Certains techniciens, qui ont débuté leur carrière dans des domaines ou dans des installations expérimentales, demandent parfois à la poursuivre dans des laboratoires de recherche. Avez-vous été tenté par une telle démarche ?**

**M.J.** — Non, jamais. Je me sentais très bien avec mes vaches ! Je passais volontiers un moment avec des scientifiques au moment où ils dépouillaient les résultats d'une expérience et j'étais curieux de savoir les enseignements qu'ils allaient en tirer. J'avais plaisir à discuter avec eux, mais en restant dans les grandes lignes. Cela me suffisait amplement et je n'avais aucune envie de descendre plus dans le détail.

**B.D./D.P. — Je voudrais revenir à votre parcours professionnel. Vous avez évoqué succinctement vos travaux sur les Salers et les expérimentations, qui avaient été effectuées en vue de les traire à la machine. Quelques années plus tard sont arrivées dans la région les races laitières spécialisées, frisonnes et montbéliardes. Pourriez-vous reprendre vos explications sur les travaux auxquels vous avez participé ?**

**M.J.** — Pendant trois années, nous avons gardé des Salers pour la traite. Nous les avons abandonnées en 1970 et les avons remplacées par des hollandaises et des montbéliardes. Sont arrivées par la suite des tarines venues de la région de Beaufort. Le domaine de Marcenat était, en effet, un domaine de montagne, intéressé par les problèmes de la traite. La tarine, comme la Salers, n'est pas une vache facile à traire (8). La sélection n'avait pas porté sur la tenue de la mamelle, mais les vachers avaient vite fait de repérer les vaches qui étaient faciles à traire et celles qui ne l'étaient pas.

Comme les Salers, les tarines étaient des "vaches de tempérament" et cela me plaisait bien. Je retrouvais, en effet, chez les animaux de cette race la proximité (j'irai même jusqu'à parler d'amitié) qui existait entre l'homme et les Salers. Je n'ai, par contre, jamais ressenti cette complicité avec la Holstein, qui est toujours restée à mes yeux "une vache industrielle", trop facile et sans caractère.

La plupart des agriculteurs ne savent plus traire aujourd'hui. Ils doivent comprendre qu'ils doivent traire avec la tête et s'aider avec les mains. Ils doivent apprendre les mécanismes qui interviennent dans la lactation. Nous ne connaissions pas l'ocytocine à notre époque. Des injections de cette substance aident souvent à déclencher la mise en lactation des vaches, mais il ne faut pas y avoir recours trop souvent.

**B.D./D.P. — Que faisiez-vous quand vous vous heurtiez à des difficultés de ce genre ?**

**M.J.** — Il est plus facile de leur passer des tannées que de rester calme, mais il convient de mettre les vaches en confiance et de stimuler leur mamelle pour déclencher cette sécrétion d'ocytocine qui est indispensable. Parfois j'abandonnais un temps celles qui refusaient de donner leur lait quitte à les reprendre plus tard ! Il m'arri-



Vaches de la race tarentaise en salle de traite.

---

vait de m'occuper de celles dont mon collègue, furieux, ne voulait plus s'occuper : "*Laisse-les moi*", lui disais-je, "*j'aurais peut-être plus de réussite que toi !*".

Si une génisse Salers vèlait pendant les heures de travail, nous ramassions son veau et nous nous faisions lécher les mains par la vache. C'était un moyen que nous avons trouvé pour qu'elle nous accepte mieux ultérieurement. Je ne dis pas qu'elle nous donnait son lait aussi facilement qu'une hollandaise, mais j'ai vu des vaches Salers qui s'amourachaient complètement du vacher ! On avait l'habitude de changer de combinaison le dimanche soir, dans la mesure où il arrivait parfois quelques visiteurs. J'ai vu des vaches Salers qui, au repas suivant, vous boudaient et refusaient obstinément de vous donner leur lait. L'odeur avait changé.

**B.D./D.P. — Avez-vous pu observer des différences de comportement entre les vaches, selon les vachers qui étaient appelés à les traire ?**

**M.J.** — Il y a une chose très importante qui joue pour le vacher : la qualité de son approche. Celle-ci dépend beaucoup du calme dont il fait preuve. Les veaux nerveux ont une certaine façon d'aller à la mamelle, sans s'appuyer du flanc, sans avertir leur mère. Le vacher peut arriver à les rassurer par la parole, par la main. Travaillait à l'étable un agent, qui avait une main très douce. Jamais il n'a reçu de coup de pied. Les vaches lui donnaient volontiers leur lait. Cet homme était précieux quand il y avait un animal malade ou accidenté.

**B.D./D.P. — Il ne faut pas sous-estimer le temps d'adaptation. Mes parents étaient agriculteurs en zone Charolaise. Ils avaient trois vaches laitières. Pendant les vacances, je faisais la traite des vaches. Durant les premiers jours, certaines vaches normandes refusaient de me donner leur lait. Il leur fallait trois ou quatre jours pour changer de comportement.**

**M.J.** — C'est normal car vous n'aviez pas la même approche que vos parents, la même façon de serrer le pis des vaches. Il leur fallait s'habituer à vous.

Quand vous allez voir des bêtes dans une pâture, leurs réactions changent avec votre habillement, votre façon de marcher. Elles vous attendent ou vous ignorent selon l'heure à laquelle vous vous y rendez. Dans la région, on a déploré plusieurs accidents avec des taureaux. On a pu constater qu'ils arrivaient souvent le dimanche. C'était le jour, en effet, où le fermier recevait des parents ou des amis et les emmenait voir les vaches après le repas. Il s'approchait de son taureau, comme il en avait l'habitude. Mais n'étant pas habillé de la même façon, ayant mis parfois du parfum, arrivant à une heure inhabituelle, il arrivait qu'il soit chargé.

Quand vous approchez d'un troupeau, si les bêtes sont en sommeil, il faut éviter de les surprendre. Il convient de les avertir de votre présence de façon à ce qu'une sentinelle puisse avoir le temps de se lever et de donner le signal à toutes les autres. Si une vache, un peu ombrageuse, a un jeune veau qui lui paraît en danger, elle ne va pas tarder à se manifester. Dans toute ma vie de vacher, je ne me suis jamais approché d'une vache qui avait mis bas dehors, sans l'avertir préalablement et sans observer, de l'autre côté de la clôture, son comportement. Ce n'était pas une question de peur. Il s'agissait pour moi d'un réflexe normal motivé par le fait que celle-ci pouvait se mettre à charger à tout moment pour protéger son veau. L'été, quand des promeneurs se baladent dans les pâturages avec des chiens sans laisse, il se produit souvent des accidents avec des troupeaux de vaches allaitantes, devenues d'autant plus sauvages qu'avec le développement de la stabulation libre, elles sont manipulées de moins en moins. Dans la région, on avait une expression pour exprimer le comportement des vaches qui s'excitaient sur des chiens ou des cochons. On disait qu'elles "*s'étaient aguillées*". L'une pousse une sorte de cri de guerre pour encourager les autres à se rassembler, à l'endroit où gît un animal mort ou en décomposition. Les vaches, qui se réunissent ainsi et sont mises en alerte, peuvent alors devenir très dangereuses. Toutes peuvent débouler d'un seul coup. Avant même d'arriver sur le lieu, elles lancent leur cri de ralliement. Tous mes collègues pourront vous en parler !

**B.D./D.P. — La conduite des troupeaux de bovins devait être encore plus délicate qu'aujourd'hui, à l'époque où il n'existait pas de clôtures dans la région ?**

**M.J.** — Si vous perdiez votre troupeau dans le brouillard, vous aviez de grandes chances de le retrouver face au vent. Ce sont des choses qu'on apprend, une fois que des anciens vous l'ont montré !

**B.D./D.P.** — Vous avez vu passer plusieurs générations d'animaliers. Au début de votre carrière, la plupart de ceux que vous avez connus étaient vraisemblablement des fils d'agriculteurs de la région, qui avaient obtenu le certificat d'études, voire un CAP. L'INRA a fait appel plus tard à des agents, qui avaient en poche un brevet de technicien. Que pensez-vous d'une telle évolution et des concours, qui ont fait disparaître notamment tous les recrutements locaux ?

**M.J.** — Les gens qui arrivent munis d'un bac technique agricole, s'ils ne prennent pas les autres pour des ploucs, arrivent très bien à s'intégrer. Mais avec ceux qui ont la grosse tête, les choses ont tendance à plus mal se passer. Mais je dois dire que, dans l'ensemble, nous n'avons pas connu de gros problèmes. Je pense (mais peut-être ai-je tort ?) que quand on recrute des gens dans le milieu, on a moins de chances de se tromper que quand on fait appel à quelqu'un d'extérieur. J'ai été, il y a une dizaine d'années, parrain d'un GAEC. Le conseiller agricole qui effectuait une étude prévisionnelle d'installation (EPI), a présenté le projet à des gens qui venaient de la région parisienne. Le gars, qui avait en poche un CAP de paysagiste, avait les mêmes droits pour acquérir une ferme que celui qui avait obtenu sur place un BTA. Le conseiller, qui n'était pas issu du milieu agricole, avait enregistré avec soin le nombre d'hectares et de vaches. Mais je lui ai fait remarquer qu'il avait oublié de prévoir dans ses relevés une colonne observations pour noter les événements accidentels, tels que la baisse des cours, la mortalité des veaux ou les méfaits de la sécheresse. "*Vous avez de la chance*", lui ai-je fait remarquer. "*Votre revenu progresse régulièrement et de la même façon !*" Je suis sûr que, sans l'avoir voulu, j'ai vexé ce conseiller agricole. Et pourtant c'est la réalité : il peut y avoir des pertes dont on s'aperçoit toujours trop tard !

**B.D./D.P.** — En dehors des deux dernières années, vous vous êtes toujours occupé de vaches laitières durant votre carrière. Si le chef de domaine vous avait demandé de vous occuper de vaches allaitantes, vous seriez-vous reconverti facilement dans cette autre activité ?

**M.J.** — Je m'y serais très bien mis. Il est plus facile d'aller des laitières aux allaitantes que l'inverse. Dans un domaine de l'INRA qui compte à la fois des vaches laitières et un troupeau allaitant, il est préférable, quand vous recrutez quelqu'un, de le faire passer d'abord par le troupeau laitier. À ses débuts à l'INRA, il sera content. Si vous l'affectez d'emblée aux vaches allaitantes pour le transférer par la suite aux vaches laitières, ce n'est pas un service que vous lui rendrez. La traite, c'est facile à abandonner, c'est plein de contraintes dont on est heureux de se défaire ! Quand on est dans le bain, cela va. Mais si, venant du troupeau allaitant, on n'a jamais connu le domaine de la traite, il n'est pas facile de s'adapter à certaines contraintes spécifiques de ce dernier : horaires de traite à respecter de manière stricte, conditions d'hygiène de la collecte du lait, etc.

Il me semble toutefois que le fait d'être avec des animaux me suffisait. J'aurais travaillé aussi bien avec des chevaux, sur des porcs à la rigueur. Mais, si on m'avait mis à la raterie, j'aurais démissionné d'office. Je ne l'aurais pas supporté !



**B.D./D.P.** — Vous avez raconté votre entrée dans la vie active et vous nous avez fait revivre certains épisodes de votre parcours professionnel. Quel bilan en avez-vous tiré ?

**M.J.** — Je suis satisfait du chemin que j'ai parcouru, même s'il s'est avéré dur. Un jour, je me souviens de disputes que j'ai eues avec Garel quand on discutait des collègues et des avancements qu'ils méritaient. Je

*Vue d'ensemble des bâtiments du domaine INRA de Marcenat.*

---

lui disais : "À l'armée, nos supérieurs prétendaient que quand on a des gens à diriger, il faut aussi les défendre !". Il me répondait : "vous ne vous en sortirez jamais de vos vingt ans !".

Je ne voulais pas dire que les chefs ne devaient pas se montrer sévères et exigeants, quand il le fallait. Mais je trouve que bien des fois certains n'ont pas fait preuve à l'égard de leurs agents de beaucoup de reconnaissance. La première chose qui compte pour les gens des petites catégories, c'est la reconnaissance des services qu'ils ont pu rendre ! Dans nos petits domaines, il me semble qu'il y a souvent un respect mutuel entre les ouvriers. En revanche, j'ai l'impression que plus on monte dans la hiérarchie, plus les gens se comportent comme des chiens-loups. C'est à qui parviendra à mordre le plus fort !

Ainsi, quand les scientifiques venaient mettre en place leurs protocoles d'expérience, on n'avait pas toujours les moyens en hommes et en matériel de répondre à tous les besoins qu'ils exprimaient ! Mais, pour certains, à partir du moment où leur protocole était retenu, peu leur importait la façon dont ceux de leurs collègues pourraient être réalisés ! J'ai eu ce sentiment souvent. Mais peut-être me suis-je trompé ?

**B.D./D.P. — Vous êtes aujourd'hui à la retraite. Revenez-vous souvent dans le domaine dans lequel s'est déroulée votre carrière à l'INRA ? Avez-vous gardé ou pris de nouvelles activités ?**

**M.J.** — Je revois avec plaisir mes collègues quand je reviens au domaine INRA de Marcenat. J'avais préparé un peu ma retraite avant de la prendre effectivement. J'avais envie d'élever une dizaine d'animaux de boucherie, de belles génisses croisées Charolais x Salers. Je continue encore cette activité. Il y a vingt-cinq ans de cela, j'avais besoin de travailler, je n'avais personne pour m'aider ! Il fallait se faire mal un petit peu ! On m'a proposé le poste de secrétaire de Groupama sur Marcenat. Connaissant tous les agriculteurs du coin, j'ai pu développer la caisse locale et ne pas rompre les attaches que j'avais avec eux. Un beau jour, je me suis retrouvé "leur représentant d'assurances". Cela m'a donné l'occasion d'aller chez d'eux, d'en amener aussi sur le domaine. Il y a des fois où, pour nous critiquer, on me demandait sa taille et le nombre de gens qui y travaillaient. Et si à l'INRA, nous pratiquions, comme eux, sur tel ou tel aspect de la production ? Mais la vocation de l'INRA n'est pas de travailler comme les éleveurs et si l'on dispose aujourd'hui de connaissances sur les systèmes d'élevage, c'est bien à l'INRA qu'on les doit !

J'ai rencontré un jour une assistante sociale à qui j'ai parlé aussi de mon parcours professionnel. Elle m'a demandé si j'avais eu l'occasion de rencontrer, dans le passé, certaines de ses collègues. Je lui ai répondu que non. Quand j'étais jeune, les assistantes sociales n'existaient pas et il fallait se débrouiller soi-même. Personne ne venait, en effet, vous prendre par la main.

J'ai débuté ma carrière dans un contexte marqué par une pénurie de lait et de viande (on a fait de la superovulation sur le domaine). Je l'ai finie à l'époque des quotas. En six ans, avec l'insémination artificielle et les races spécialisées, le domaine est parvenu à augmenter sa production laitière annuelle de 1 500 litres et le poids moyen de ses vaches de 100 kg. Sans le vouloir vraiment parce que Robert Jarrige ne voulait pas que, dans notre région, les vaches produisent plus de 6 000 litres de lait par an, car au-delà il fallait acheter des concentrés pour arriver à les nourrir.

**B.D./D.P. — Vous avez quelques terres pour nourrir vos génisses ? Avez-vous suffisamment de ressources fourragères à votre disposition ?**

**M.J.** — Oui, j'ai 7 ha en location. J'achète des génisses à 7 ou 8 mois dans les élevages voisins et je les garde pendant trois ans pour les revendre grasses. L'automne dernier, j'ai acheté à l'INRA des primipares qui étaient vides.



Chantier de fenaison au domaine INRA de Marcenat.

---

J'ai assez de ressources fourragères, mais je dois acheter des concentrés, des céréales. Depuis la crise de 96, le Cantal s'était engagé à créer des génisses labellisées et j'avais adhéré à la Charte qui proscrivait l'emploi de farines animales. Cette année, malgré la crise, j'ai bien vendu mes génisses avec le label "Cantal-viandes".

**B.D./D.P. — Vous disposez donc d'une étable pour hiverner vos animaux ?**

**M.J. —** Oui. Quand j'étais encore en activité, je soignais mes génisses avant de partir de la maison. L'été, cela ne me gênait pas parce que je demandais à un voisin de m'aider à ramasser mon foin. Cela me coûtait plus en hiver. Je m'imposais de soigner mes bêtes, le matin, avant de partir au travail parce qu'à l'INRA, s'il y avait un pépin avec des animaux ou du matériel à l'étable, c'était à moi de rester dans la mesure où j'en avais la responsabilité. Par contre, avec les collègues, on arrivait assez bien à s'arranger : si l'un avait besoin de conduire sa femme chez le docteur ou ses enfants chez le dentiste. Je lui donnais généralement mon accord et, après avoir cassé la croûte, le matin, je lui disais : "*pars maintenant, nous finirons ce que tu avais à faire !*" La fois d'après, c'était au tour d'un autre de profiter de ces arrangements. Le responsable du domaine n'avait rien à y voir tant que le travail était fait !

**B.D./D.P. — Cette pratique du petit troupeau annexe, gardé en plus de l'activité professionnelle, était-elle fréquente au domaine INRA de Marcenat ?**

**M.J. —** Elle existait ailleurs. Le supplément de travail qu'elle occasionnait me reposait plutôt ! Il m'aidait, je crois, à mieux accepter la contrainte expérimentale.

**B.D./D.P. — Vous avez un tempérament plutôt optimiste. Quels sont les mauvais moments que vous avez vécus à l'INRA ?**

**M.J. —** Trois fois dans ma carrière, il m'a fallu descendre, chez le directeur, des collègues qui avaient reçu un blâme. On appelait cela "*passer au fauteuil tournant*" ! Je vous assure que ce n'est pas de gaieté de cœur que je l'ai fait. Cela me gênait autant pour eux que pour moi. En tant que responsable d'équipe, il fallait accompagner, en effet, celui qui avait fait des bêtises (absentéisme injustifié ou état d'ébriété sur les lieux du travail).

Je me souviens de ce qui était arrivé au dernier. Garel lui avait envoyé une lettre lui demandant de venir travailler le dimanche parce qu'il y avait eu un accidenté. Je m'occupais alors du Comité des fêtes. À 4 heures du matin, mon collègue se trouvait encore au parquet. Il s'est exclamé : "*le directeur veut-il plaisanter en envoyant des courriers de ce genre ? Il ne me verra pas au travail !*" Je lui ai dit qu'il était adulte et en âge de prendre lui-même ses décisions. Je l'ai averti toutefois que dans une heure j'aurais changé de vêtements et que je ne serais plus le même homme. Ce dimanche-là, il n'est pas venu travailler. C'était la fête à Marcenat ! Nous avons dû faire à deux ce qui avait été prévu pour trois ! Le soir, j'ai téléphoné à Garel à son domicile pour le prévenir de ce qui s'était passé. "*Je vous l'envoie ou vous viendrez le chercher vous-même ?*" "*Je viendrai le chercher !*" Garel, qui avait autre chose à faire, n'a réglé le conflit que trois semaines plus tard. Il a dit au collègue qui était au travail : "*je vous attends demain matin à mon bureau, avec Jaworek !*" Je vous assure que n'est pas de gaieté de cœur que je m'y suis rendu !

**B.D./D.P. — Avez-vous milité dans un syndicat ?**

**M.J. —** Non, jamais. À un moment, je me suis un peu engagé. Je me suis fait un peu peur. Nous n'avions plus de directeur sur le domaine. C'était un technicien qui en avait pris la direction et des gens de l'extérieur nous avaient encouragés à entrer dans une organisation syndicale pour mieux nous défendre. Dans ma carrière, j'ai souffert de gens incompetents, mais jamais de ceux qui m'étaient supérieurs !

**B.D./D.P. — Existait-il au domaine de Marcenat, à certains moments de l'année, des fêtes ou des réjouissances particulières qui venaient ponctuer la fin de certains travaux ?**

---

**M.J.** — Au début de ma carrière, des manifestations de ce genre étaient courantes, mais elles se sont perdues progressivement. Il y avait notamment la fête de Noël qui réunissait tout le personnel. À l'occasion des fêtes de fin d'année, il est arrivé que les gens qui, comme moi, logeaient sur place, fassent la fête trois soirs d'affilée. Cela ne nous empêchait pas d'assurer notre travail sur le domaine. J'ai vu des vachers partir, le matin, à 4 heures de la salle dans laquelle nous nous trouvons actuellement pour recommencer leur travail à 4 heures 30.

La fête des foins avait aussi un caractère très convivial. Quand l'équipe "extérieure" avait fini les foins, on allait dans un restaurant se "*faire une bouffe bien arrosée*", chacun payant sa part. Aujourd'hui, c'est plutôt un méchoui qui est organisé !

**B.D./D.P.** — **Avez-vous été un membre actif de l'ADAS ?**

**M.J.** — J'ai adhéré, mais n'ai pas été vraiment un participant. Mais je dois vous avouer quelque chose qui peut-être va vous surprendre. Du fait de ce que j'ai vécu dans ma jeunesse, je n'ai jamais aimé beaucoup les fêtes. Quand j'étais gamin, j'étais seul avec pas beaucoup d'argent dans la poche. Ceci explique cela. J'aime beaucoup mes quatre petits-enfants, mais cela ne me viendrait pas à l'esprit de leur faire des cadeaux. L'un d'eux s'est cassé le bras hier. Je voulais le faire venir pour qu'il m'aide à faner. Je l'aurais payé un peu ! Mais pour l'obliger surtout à travailler.

Mes deux filles ont travaillé. À 18 ans, ma seconde, qui a aujourd'hui 34 ans et qui est infirmière anesthésiste, a passé le bac avec mention et le concours d'entrée à l'école d'infirmière. Mais durant l'été, elle a fait des ménages à Marcenat pour se payer sa première voiture d'occasion. Mon autre fille avait fait un BTS de secrétariat gestion d'entreprises. Après avoir travaillé un temps à Groupama, elle a préféré devenir institutrice dans le privé. Mes deux filles, qui sont sorties aujourd'hui d'affaire, m'ont demandé un jour si j'étais content. Je leur ai répondu que je n'avais jamais dit le contraire. Elles avaient réussi à leur tour. C'était bien, c'était normal !

## Notes

(1) Le lait, fraîchement trait, était utilisé pour faire ce qu'on appelle dans le pays, de la brezade : on y brisait du pain de mie, extrait de grosses tourtes de pain blanc.

(2) De toutes façons, à vingt et un ans, j'aurais été naturalisé d'office !

(3) Il fallait, en effet, intervenir parfois sur la vache, lorsque le vêlage présentait des difficultés, mais ensuite le cycle de la reproduction recommençait : on remettait un nouveau petit dans le ventre de la mère par le biais de l'insémination artificielle.

(4) Entre le 15 Avril et le 15 Septembre, nous faisons généralement une heure de sieste avant de repartir à la traite.

(5) Originaire du Maine-et-Loire, il avait recruté dans cette région tout son réseau de vachers. Tous étaient des super gars qui ont été recrutés de bouche à oreille et qui ont fini comme chefs d'équipe dans divers domaines de l'INRA.

(6) le directeur auquel J.-P. Garel a succédé.

(7) J.-P. Garel m'a demandé si je savais qui était en mesure de me refuser ma cessation progressive d'activité. Je lui ai dit que c'était lui !

(8) D'où mon idée sur le fait que le lait est un cadeau de la vache, qui se mérite ! Les tarines sont faciles à tarir. Tout le monde peut le faire ! Mais parvenir à les traire n'est pas une mince affaire !

---

### **Curriculum vitae sommaire**

- 19/10/1964 : recrutement à l'INRA comme ouvrier agricole, indice 130
- 1965 : accès à l'indice 140
- 1969 : accès à l'indice 150
- 1971 : accès à l'indice 160
- 1 /1/1975 : Contractuel 3B
- 29/12/1984 : Fonctionnaire TR3
- 1/1/1992 : Fonctionnaire TR1
- 1 /8/96 : TR, classe exceptionnelle
- 1 /10 /1998 : départ à la retraite